

Migration interne et cohabitation des langues

Autor(en): **Lüdi, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schriftenreihe = Collection / Forum Helveticum**

Band (Jahr): **3 (1990)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-833046>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

GEORGES LÜDI

VIER- UND VIELSPRACHIGKEIT IN DER SCHWEIZ

UNE SUISSE À QUATRE LANGUES - OU PLUS?

QUADRI- E PLURILINGUISMO IN SVIZZERA

QUADRILINGUITAD E MULTILINGUITAD EN SVIZRA

Georges Lüdi

Migration interne et cohabitation des langues

Introduction

Il existe, à Bâle, une *Ecole française*, et ceci malgré le principe territorial. Il s'agit d'une école de droit privé, mais qui dépend du Ministère de l'Education français voire du Rectorat de Strasbourg. Elle accepte les élèves de nationalité suisse.

Faut-il interdire ou favoriser une telle institution? Constitue-t-elle une menace pour la paix linguistique ou une option valable pour les Romands à Bâle? Répond-elle à un besoin? Représente-t-elle un pis-aller ou un premier pas vers une Suisse multilingue?

On peut essayer de répondre à ces questions à partir de points de vue différents. Nous avons choisi celui de la migration interne entre les régions linguistiques. Mais n'est-il pas dérisoire de se pencher sur la migration interne dans un monde caractérisé par la mobilité, le brassage des populations, et quand certains parlent déjà d'une seconde migration des peuples? Dans la perspective de la cohabitation des langues en Suisse, il n'en est certainement pas ainsi. En effet, l'expérience migratoire est comme un laboratoire dans lequel sont expérimentées quotidiennement des solutions possibles au défi du multilinguisme. Le regard de ceux qui changent de région linguistique fonctionne comme une loupe qui rend plus visibles certains problèmes posés par la cohabitation des langues dans notre pays. Par ailleurs, leur vécu personnel rend les migrants particulièrement sensibles et ils représentent ainsi d'excellents "baromètres" pour mesurer les changements dans la tension entre les régions linguistiques.

Dans ce qui suit, j'aimerais tenter de présenter quelques premiers résultats du projet de recherche "Migration interne, contacts linguistiques et conversation" qu'une équipe de recherche des universités de Bâle et de Neuchâtel a entrepris dans le cadre du PNR 21. Pour gagner du temps, je le ferai sous forme de trois thèses suivies de quelques recommandations. Pour des questions de temps, je me concentrerai sur les relations entre Suisse alémanique et Suisse romande et en particulier sur la situation dans la région bâloise.

Thèse 1: Les migrants internes représentent une minorité importante en Suisse

Les tableaux du Recensement fédéral de 1980 permettent de mesurer l'importance du mouvement migratoire entre Suisse romande et Suisse alémanique:

	total	allemand	français	italien	rom.	autres
population totale						
Suisse alémanique	4'608'891	86,2%	1,8%	6,1%	0,6%	5,3%
Suisse française	1'44'562	9,2%	74,6%	7,3%	0,1%	8,8%
Suisse italienne	278'825	10,8%	1,8%	84,2%	0,2%	2,8%
Suisse romanche	28'682	17,5%	0,4%	3,3%	76,5%	2,3%

population de nationalité suisse

	total	allemand	français	italien	rom.	autres
Suisse alémanique	4'022'777	95,4%	1,9%	1,1%	0,7%	0,9%
Suisse française	1'160'184	10,4%	86,7%	1,5%	0,1%	1,3%
Suisse italienne	211'279	12,3%	2,1%	84,6%	0,3%	0,7%
Suisse romanche	26'746	16,7%	0,3%	1,1%	81,5%	0,4%

En chiffres absolus, il y avait, le 1 décembre 1980, 85'260 francophones en Suisse alémanique et 132'807 germanophones en Suisse romande.

Or, si l'on suit l'évolution dans les dernières décennies, on voit que ces chiffres sont en baisse constante. Nous ne donnerons que l'exemple des germanophones en Suisse romande:

Population germanophone dans les cantons romands

	1960	1970	1980
Vaud	11,0%	8,9%	8,6%
Neuchâtel	11,9%	9,2%	8,0%
Genève	13,3%	10,9%	9,5%

Mais ces chiffres ne nous livrent qu'une vision très grossière des faits. Pour y voir plus clair, il faut regarder chacune des régions de plus près, distinguer entre citoyens suisses et étrangers, entre résidents de longue date et nouveaux arrivés, entre les membres de la première génération de migrants et leurs enfants; et il faut, last but not least, s'interroger sur l'emploi et le statut de chacune des langues dans la région d'accueil.

Nous avons fait ce travail pour le canton de Bâle-Ville.

Voici d'abord la population résidente à Bâle-Ville en 1980 par nationalité:

langue	habitants		de nationalité suisse	
Allemand	164'543	80,7%	156'202	92,8%
Italien	16'256	8,0%	3'141	1,9%
Français	6'944	3,4%	5'881	3,5%
Romanche	582	0,3%	556	0,3%
autres	15'590	7,6%	2'627	1,5%
total	203'915		168'407	

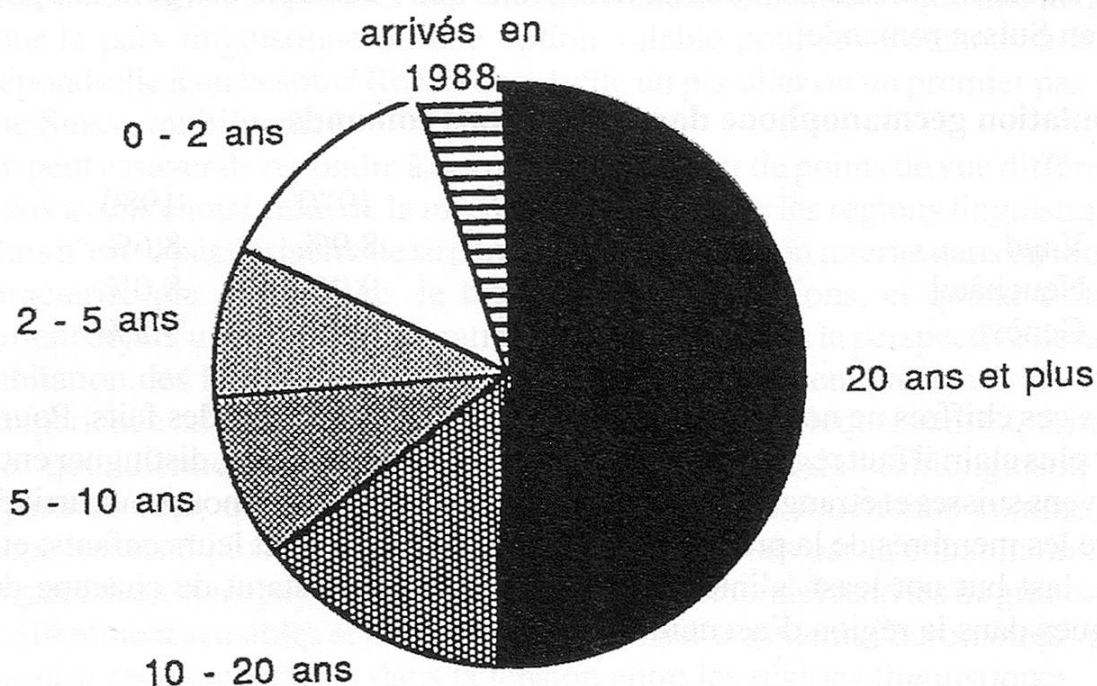
Vu que Bâle est officiellement unilingue germanophone, on peut parler de 19,3% d'alloglottes dont environ 7000 francophones.

On aura remarqué que le pourcentage de francophones à Bâle dépasse nettement la moyenne suisse alémanique (3,4% contre 1,8%) et qu'il est indépendant de la nationalité.

Parmi les alloglottes, il y a les migrants dans le sens étroit du terme, à savoir ceux qui sont arrivés à Bâle après la fin de leur scolarisation. Dans les cas des francophones, cela est le cas de plus de 2800 personnes ou de 40% du total. C'est leur perspective, surtout, qui a retenu notre intérêt.

Le graphique suivant montre comment ils se répartissent selon la durée de leur séjour à Bâle:

Francophones à Bâle selon la durée de séjour



On remarque que cette répartition est très irrégulière: les nouveaux arrivés font des stages, mais ne restent plus à Bâle...

Ajoutons que la région bâloise attire chaque jour environ 65'000 pendulaires dont 30% sont des frontaliers. Parmi eux figure un important contingent d'environ 12'000 Français. Même si l'on admet que certains d'entre eux sont bilingues alsacien-français, cela fait quand même une présence massive de francophones.

Thèse 2: Quitter sa région d'origine pour une autre région linguistique entraîne des "coûts" psychologiques et sociaux non négligeables

Thèse 2.1: Déménager de l'autre côté d'une frontière linguistique, même à l'intérieur du propre pays, représente un choc; surmonter ce choc demande des efforts coûteux.

Quelques citations typiques:

- «On a l'impression qu'on aurait été Vietnamien ou autre on aurait eu un meilleur accueil parce que ça se voit sur notre figure... tandis que là on voit pas nécessairement qu'on est paumés et puis qu'on arrive de la Suisse romande» (extrait d'entretien avec une famille romande installée à Bâle).
- «au départ quand je suis arrivée à Bâle alors c'était le choc hein XXXX j'dirais presque que j'étais à deux doigts de la dépression c'était épouvantable . quand j'suis arrivée ici bon euh j'suis partie en plus le lendemain d'mon mariage . et heuh . j'suis arrivée ici j'travaillais pas: euh on habitait euh Bâle-Campagne j'étais complètement paumée euh . ah c'était horrible au départ les premiers six mois c'était absolument épouvantable» (extrait d'une discussion entre femmes francophones à Bâle)
- «moi c'qui m'a [donné] le plus de mal au début c'est la mentalité .. alors ça c'est horrible (...) j'avais l'impression que les: les Suisses allemands avaient un ils avaient un a priori contre les Parisiens .. y avait ils posaient une barrière contre le vis-à-vis des étrangers» (extrait d'un entretien avec une Française installée à Bâle)

Ceci n'est pas d'abord une question de langue, mais de réalité sociale. En effet, les schémas interprétatifs familiaux des migrants ne fonctionnent plus. Ils n'interprètent pas les phénomènes de la même manière que leurs interlocuteurs de la région d'accueil, et ceci indépendamment de la langue employée. Des phénomènes qui semblent parfaitement naturels à ces derniers soulèvent de nombreuses questions pour les nouveaux arrivés. Il leur manque ce que les sociologues Berger et Luckmann appellent «la connaissance des structures d'à-propos d'autrui». Cette situation amène les migrants à intensifier leur activité structurante afin de reconstruire une «réalité» qui donne sens à leurs nouvelles expériences.

Thèse 2.1: Les stéréotypes jouent un rôle-clé dans la reconstruction de la réalité par le migrant.

Le «choc» dû au passage d'une région linguistique à une autre se traduit – entre autres – par des fissures dans l'univers sémiotique des sujets concernés. Nous nous sommes attachés à comprendre et à élucider les processus qui sous-tendent le travail de reconstruction de la réalité entrepris par nos informateurs en situation de migration. Nous avons isolé dans leur discours un certain nombre d'opérateurs linguistiques donnant accès à leurs schématisations interprétatives. Nous avons, par la suite, distingué différents types de schématisations du vécu migratoire: celles, par exemple, qui traitent de la migration et du langage, de la migration en tant que rupture, de l'autodéfinition des informateurs comme plus ou moins migrants, etc. Dans chaque cas nous avons fait ressortir les relations intertextuelles qui existent entre différents genres de discours et les places respectives d'éléments précodés (préconstruits) et nécodés (verbalisations in situ).

Nous avons ainsi pu constater que le stéréotype, formule précodée, s'avère être l'instrument majeur par lequel les migrants font face aux ruptures provoquées par la situation de migration. Le stéréotype, généralement repris parmi ceux en vigueur dans la région d'origine, se donne comme première clé interprétative à la compréhension de la nouvelle réalité. Par la suite, cette formule d'origine se voit enrichie de diverses modalisations: c'est-à-dire que selon l'expérience migratoire vécue, une part de néocodage vient enrichir et particulariser le schéma initial. Alors que le stéréotype à l'état pur se donne comme indépendant des circonstances et des acteurs de sa production et de son usage, sa modalisation se présente comme une prise en charge individuelle. C'est ainsi que les modalisateurs de toutes sortes apparaissent comme des constituants langagiers de l'insertion sociale du sujet: leur absence marque le degré zéro de l'intégration. Or, on sait que les hétérostéréotypes relèvent souvent du préjugé. L'analyse du discours des migrants permet donc de montrer comment et dans quelle mesure ils arrivent à se défaire des préjugés qu'ils ont apportés dans leurs «bagages».

Thèse 2.3: Pour s'intégrer dans la communauté, les migrants francophones acquièrent plus ou moins le suisse allemand.

Nous avons vu que le français occupe une place importante à Bâle. Un francophone peut parfaitement y mener une vie normale, avec de nombreux contacts sociaux, sans parler un mot d'allemand voire de suisse allemand:

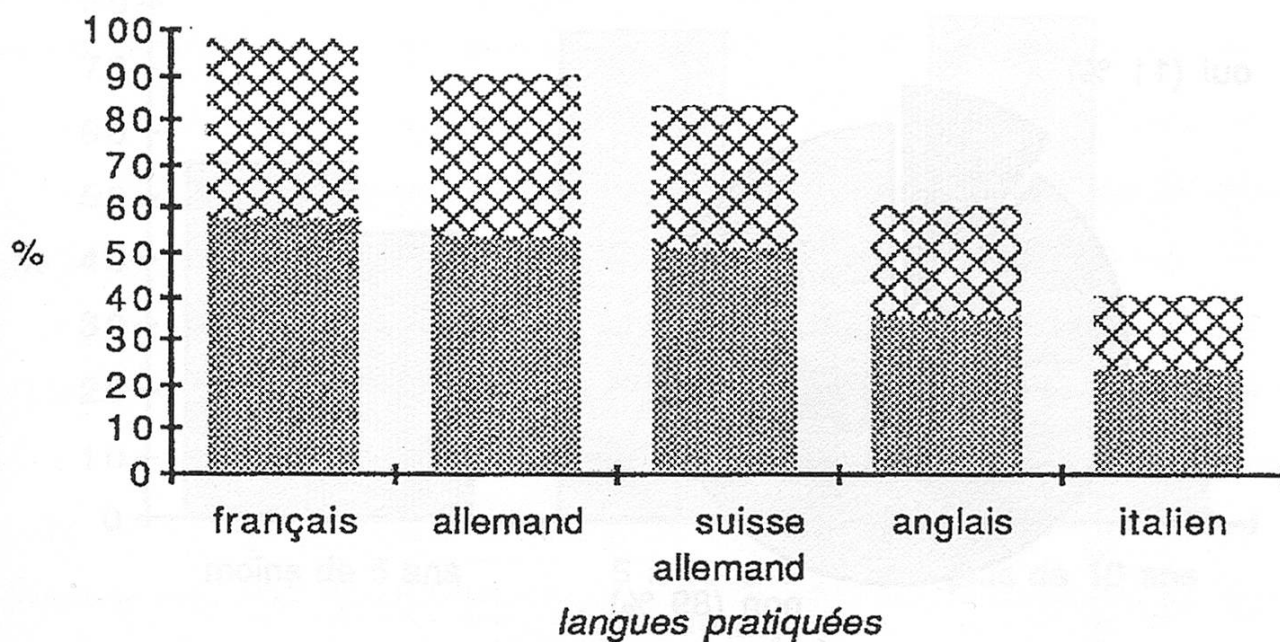
- dans la plupart des magasins et restaurants, le personnel parle français (il s'agit d'ailleurs souvent d'Alsaciens):
- il existe, à Bâle, des paroisses catholique et protestante francophones, un jardin d'enfants de langue française et même une Ecole française (degré primaire seulement; un lycée se trouve à Saint-Louis);
- de nombreuses associations et sociétés (Union des Français de Bâle, Société d'Etudes françaises, chœur mixte fribourgeois, etc.), groupes de lecture, etc. offrent aux francophones des lieux de rencontre;
- quatre des neufs programmes de télévision captés à Bâle sont en français;
- la plupart des films français passent dans la langue originale avec sous-titres allemands; et des compagnies de théâtre romandes et françaises offrent régulièrement des spectacles en français.

Comme le dit Viviane, une migrante d'origine française:

«. euh . ici . heureusement qu'on a notre colonie française et que/ . anglaise par la même occasion . parce que: pour nous . la langue c'est le français et l'anglais . l'allemand on en a pas besoin . le suisse allemand on en a pas besoin» (Discussion entre femmes f. ancophones)

On pourrait donc faire l'hypothèse qu'il existe, à Bâle, une communauté francophone, minoritaire, certes, mais unilingue. Effectivement, un certain nombre des migrants que nous avons interrogés (enquête quantitative par questionnaire N=371) déclare ne pas pratiquer la langue d'accueil. Mais le tableau suivant montre que la grande majorité pratique plus ou moins l'allemand (90,3%) et même le suisse allemand (82,7%)!

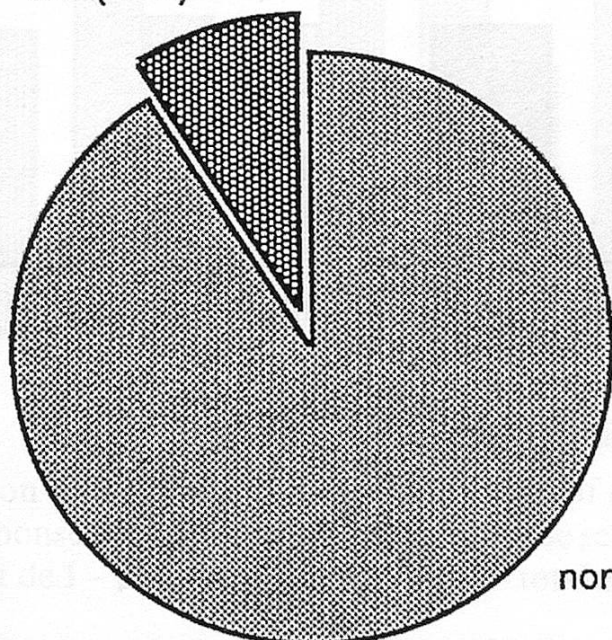
langues pratiquées, même sommairement



D'autre part, seule une minorité des parents envoie ou a l'intention d'envoyer ses enfants au jardin d'enfants de langue française ou à l'Ecole française:

Envoyez-vous ou pensez-vous envoyer vos enfants au jardin d'enfants de langue française?

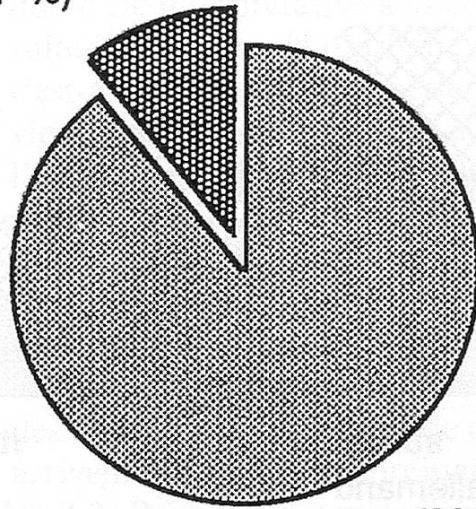
oui (9 %)



non (91 %)

Envoyez-vous ou pensez-vous envoyer vos enfants à l'Ecole française?

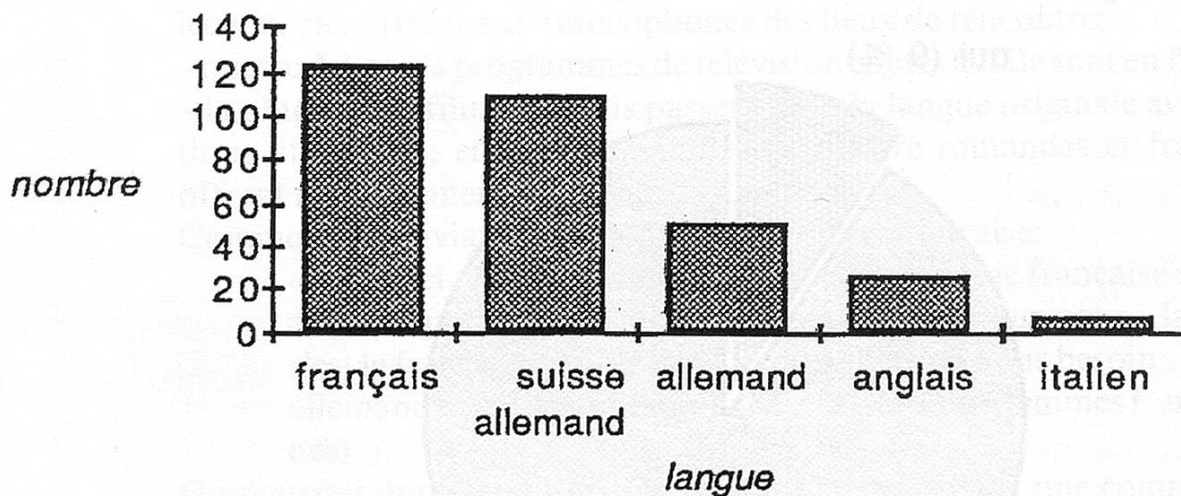
oui (11 %)



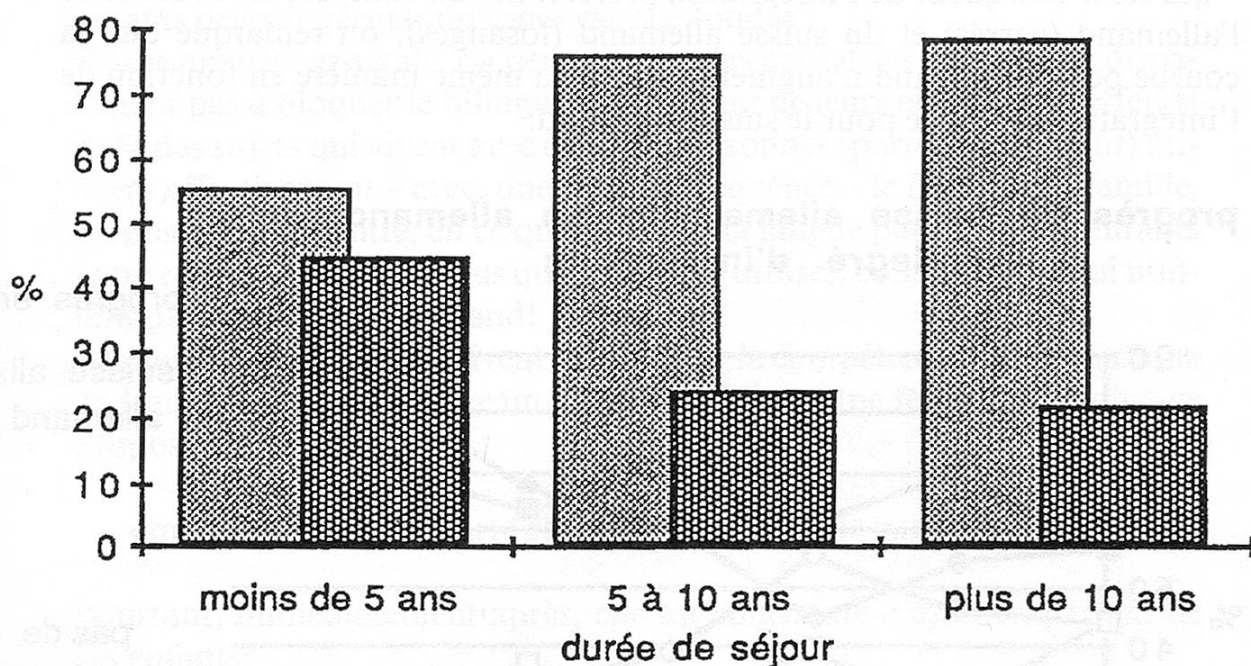
non (89 %)

Le nombre de clubs et d'associations francophones auxquels les migrants participent est à peine plus important que celui de clubs et associations où l'on parle suisse allemand:

Participation à des associations par langue

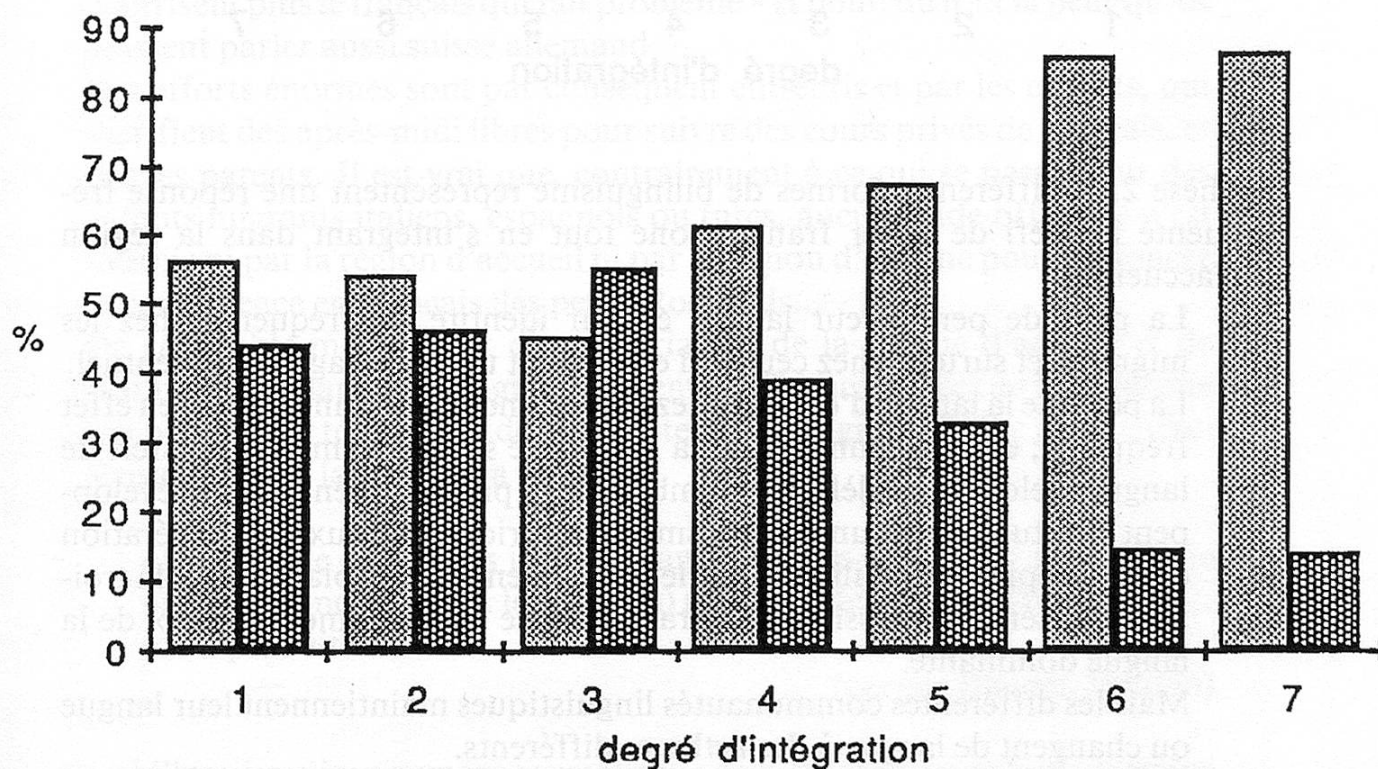


progrès en suisse allemand par durée de séjour



Manifestement, la connaissance du suisse allemand joue un rôle capital. Les progrès en suisse allemand dépendent évidemment de la durée de séjour (la colonne claire indique que l'informateur pense avoir fait des progrès, la colonne foncée, qu'il pense ne pas en avoir fait):

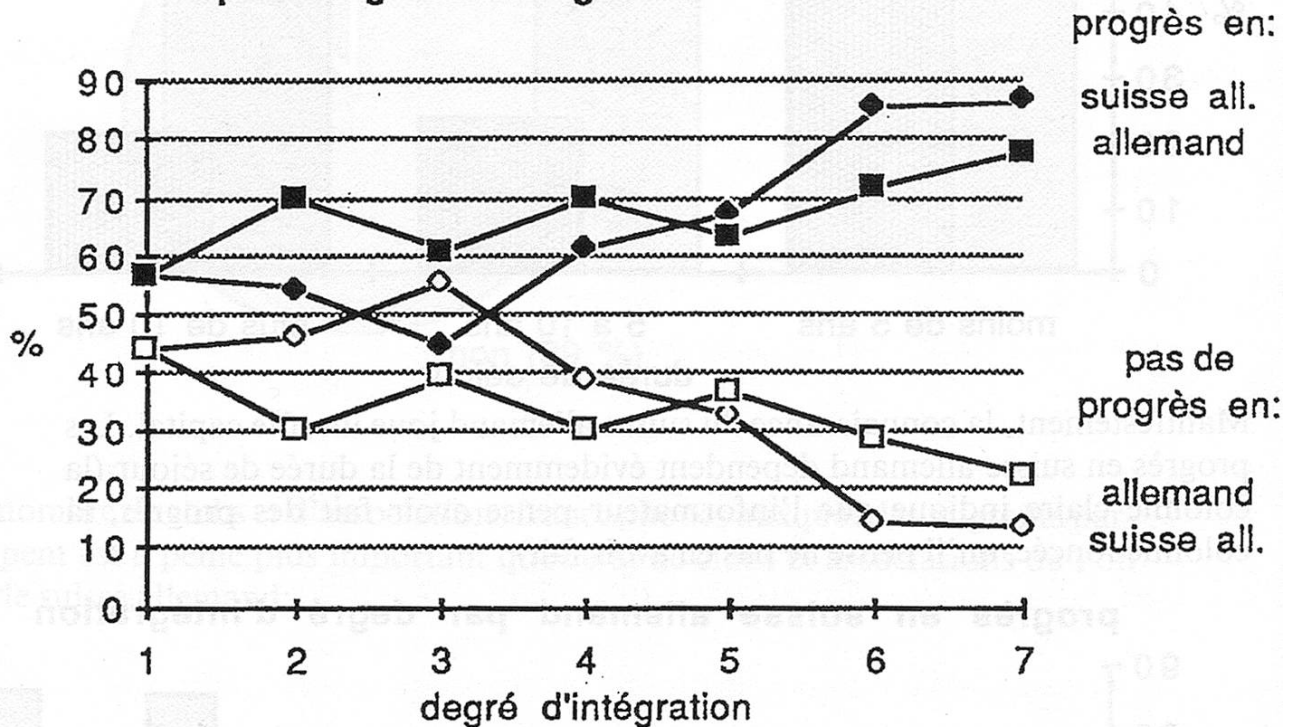
progrès en suisse allemand par degré d'intégration



Mais la corrélation avec le degré d'intégration subjectif est encore beaucoup plus saillante (réponse à la question si l'informateur se sent intégré à Bâle, sur une échelle allant de 1 - pas intégré du tout - à 7 - totalement intégré):

Comme on pouvait le prévoir, c'est le suisse allemand – et non le bon allemand – qui est le marqueur de l'intégration préféré. Si l'on compare les courbes de l'allemand (carrés) et du suisse allemand (losanges), on remarque que la courbe pour l'allemand n'augmente pas de la même manière en fonction de l'intégration que celle pour le suisse allemand:

progrès en suisse allemand et en allemand par degré d'intégration



Thèse 2.4: Différentes formes de bilinguisme représentent une réponse fréquente au défi de rester francophone tout en s'intégrant dans la région d'accueil.

La peur de perdre leur langue et leur identité est fréquente chez les migrants et surtout chez ceux qui envisagent un déménagement éventuel. La perte de la langue d'origine chez les descendants d'immigrés est en effet fréquente; elle est connue dans la littérature sous le terme de transfert de langue. Selon ce modèle, les membres de la première génération développent habituellement un bilinguisme asymétrique; la deuxième génération devient rapidement bilingue par le truchement de la scolarisation; la troisième génération s'assimile en grande partie dans le «melting pot» de la langue dominante.

Mais les différentes communautés linguistiques maintiennent leur langue ou changent de langue à des rythmes différents.

Dans le cadre de la Suisse, un stéréotype répandu attribue aux Romands en Suisse alémanique une loyauté linguistique plus grande qu'aux Alémaniques en Suisse romande. Il n'est en effet pas rare de trouver des familles suisses alémaniques qui, quelques années après leur déménagement en Suisse romande, adoptent le français comme langue de famille. Mais qu'en

est-il des francophones à Bâle? La crainte exprimée par certains d'entre eux de voir leur propre compétence se dégrader et, surtout, de voir leurs enfants devenir germanophones est-elle fondée?

D'une manière générale, on peut dire que les parents ne cherchent normalement pas à bloquer le bilinguisme naissant de leurs enfants. En effet, si 82% des sujets qui vivent avec d'autres personnes (partenaire, enfant) utilisent effectivement – avec, une relative fréquence – le français en famille, on observe par contre, en ce qui concerne la langue parlée par les enfants entre eux, qu'ils ne sont plus que 53,5% à l'utiliser, contre 67,2% qui utilisent plutôt le suisse allemand!

La plupart des parents arrivent à maintenir la compétence de leurs enfants en français, mais cela exige un effort quotidien. Une femme nous dit à ce propos:

«quand on passe la porte chez moi . on ne parle pas l'allemand»

Pourtant, immédiatement après, elle est contrainte d'ajouter, parlant de ses enfants:

«ah entre eux . je me bagarre maintenant . parce que c'est très nouveau chez moi qu'ils parlent en allemand entre eux» (corpus M. Simon)

En simplifiant un peu, on pourrait dire que c'est l'idée que les enfants ne maîtrisent plus le français qui fait problème – et point du tout la peur qu'ils puissent parler aussi suisse allemand.

Des efforts énormes sont par conséquent entrepris et par les enfants, qui sacrifient des après-midi libres pour suivre des cours privés de français, et par les parents. Il est vrai que, contrairement à ce qui se passe pour des enfants migrants italiens, espagnols ou turcs, aucune aide officielle n'est fournie ni par la région d'accueil ni par la région d'origine pour renforcer la compétence en français des petits Romands...

De ce double mouvement d'appropriation de la langue d'accueil et de maintien de la langue d'origine résultent des formes variées de bilinguisme qui permettent toute sorte de comportements originaux. Une mère caractérisait ainsi la langue de sa famille:

«Dans la vie de tous les jours . quand il y a des choses qui pressent . je parle en français . ils (s. les enfants) me répondent en suisse allemand .. ça va plus vite»

(corpus Bauder/Strübin)

Le bilinguisme inversement asymétrique de la mère et des enfants entraîne une situation que l'on pourrait qualifier d'exolingue-bilingue, c'est-à-dire caractérisée d'une part par un bilinguisme – asymétrique, mais non moins fonctionnel – des interlocuteurs et une maîtrise proportionnellement inverse à chacune des langues employées.

Cette situation, dans laquelle Madame Weber montre sa faculté de comprendre le suisse allemand, indique évidemment déjà un mouvement important en direction de la langue d'accueil. Son maintien du français manifeste pourtant qu'elle conserve son identité francophone dans cette situation. Elle se conforme ainsi au rôle d'«ambassadeur de la langue et de la culture françaises» qu'endossent consciemment beaucoup de francophones en exil.

Thèse 3: Les problèmes vécus par les migrants préfigurent ceux qu'expérimentent tous les membres de communautés linguistiques respectives dans leurs contacts mutuels

Thèse 3.1: La disponibilité à changer de région linguistique baisse.

S'intégrer prend du temps et coûte cher, psychologiquement et socialement parlant. Il n'est pas étonnant que beaucoup de familles n'attendent pas assez longtemps voire ne sont pas prêtes à entreprendre les efforts nécessaires et repartent...

En fait, la mobilité accrue, les distances devenues insignifiantes grâce aux moyens de communication modernes permettent des contacts réguliers sans nécessité de projet migratoire permanent.

Ceci explique que le nombre de migrants internes soit en baisse depuis de nombreuses années. Comme nous disait une assistante sociale rattachée à une paroisse francophone bernoise:

«Les Romands ne restent plus à Berne»

Les chiffres pour Bâle que nous avons vus plus haut confirment cette affirmation.

Thèse 3.2: Les migrants construisent des ponts entre les régions linguistiques au prix d'un effort personnel. Dans une société plus mobile et moins prête à des sacrifices, leur rôle devra être assumé par d'autres membres de la communauté.

Grâce à un effort personnel souvent énorme, les migrants internes fonctionnaient – et fonctionnent encore – comme «tampon», comme traducteurs culturels entre les communautés. Leur bilinguisme et biculturalisme leur permettent d'avoir un regard plus nuancé, de modaliser les stéréotypes.

Dans tous nos contacts avec des membres d'autres régions linguistiques, nous risquons de buter sur les mêmes problèmes que les migrants. Pourtant, notre survie sociale et personnelle n'étant pas en danger, nous n'allons vraisemblablement pas investir autant d'énergie pour surmonter les obstacles. Il risque d'en résulter un éloignement croissant des communautés linguistiques.

Le nombre croissant de migrants qui «rentrent au pays» peut, dans cette perspective, représenter une force à même de neutraliser ce mouvement de dérive. A condition, toutefois, que leur expérience migratoire de durée limitée ait été positive et ait suffi pour modifier leurs hétérostéréotypes.

Conséquence: Il faut prendre des mesures pour diminuer les coûts sociaux et psychologiques des rapports intercommunautaires et – pour et par cela – décloisonner les régions linguistiques

Très superficiellement, nous voudrions proposer ici que l'on prenne quatre types de mesures, dont trois concernent la population sédentaire et une plus particulièrement les migrants.

Mesure 1: Aller à la rencontre de l'autre.

Dans un premier temps, il s'agit de nous ouvrir aux autres communautés culturelles dans un esprit de curiosité pour l'autre qui ne considère pas a priori tout ce qui est différent comme aberrant.

La formation interculturelle, souvent exigée à propos de nos relations avec les migrants externes, doit commencer à l'intérieur de notre propre pays. Et il s'agit avant tout, là, d'inclure, dans un effort de formation, ceux qui restent chez eux!

On pourrait peut-être éviter ainsi des scènes comme celles que nous rapportait une de nos informatrices bâloises, qui conduisait tous les jours sa fille dans un groupe de jeux sans que l'une des mères suisses allemandes ne lui adresse une seule fois la parole ou, peut-être pire encore, était – volontairement ou involontairement – exclue des réunions du fait de son ignorance du suisse allemand:

«j'me braquais contre ces Suisses allemandes hein dans le groupe (...) [rester là] en reconstrant pas de Suisses allemandes parce qu'elles veulent pas... elles veulent parler suisse allemand elles veulent pas me me dire bonjour quand j'les rencontre c'est frustrant moi j'trouve qu'c'était ça la l'adjectif qu'il faut dire quand on arrive et qu'on rencontre . une réunion de parents vous êtes là et vous écoutez on parle de vos enfants des programmes de vos enfants et jamais un mot en bon allemand .. ça j'leur en veut c'est c'côté là . j'dis au moins dans des réunions publiques on pourrait parler l'bon allemand.»

Ajoutons tout de suite que des expériences tout à fait identiques sont rapportées par des élèves germanophones de l'Ecole Supérieure de Commerce de Neuchâtel, qui sont frustrés parce que leurs camarades romands soit ne leur adressent pas du tout la parole, soit le font avec un tel débit que la compétence de compréhension des apprenants est durement malmenée.

Mesure 2: Apprendre la langue de l'autre

Les réformes récentes de l'enseignement de la seconde langue nationale ont introduit l'enseignement plus précoce, a pour l'ensemble de la population scolaire. Il vise non pas des connaissances grammaticales, mais une compétence de communication.

Cet enseignement ne sert à rien s'il reste un exercice scolaire: il faut faire sortir les élèves des salles de classe, leur donner très tôt l'occasion de communiquer véritablement, avec des enjeux communicatifs réels, en L2.

On songera, à ce propos, en plus des échanges (qui ont fait leurs preuves, mais peut-être moins pour améliorer la compétence linguistique que pour mieux comprendre la culture de l'autre; voire sous mesure 4) et d'expériences du type de la dixième année scolaire fribourgeoise (une année supplémentaire dans l'autre communauté), à exploiter la présence des communautés migrantes dans l'enseignement des langues vivantes. Les locuteurs du français vivent parmi nous; il y a quotidiennement 20'000 francophones à Bâle. Et ils adorent en général le rôle d'ambassadeur de leur langue et culture d'origine.

Ajoutons que les élèves doivent avoir envie de communiquer avec et malgré leurs connaissances plus ou moins rudimentaires. Il faut bien voir que l'enseignement scolaire, même excellent, n'en fera jamais des locuteurs quasi natifs. Au mieux, ils auront une compétence approximative utilisable dans toutes les situations qu'ils auront vraisemblablement à affronter. A ce propos, il faut résoudre le problème d'un trop de normativité qui leur est imposé en partie par leurs enseignants, en partie par les locuteurs natifs eux-mêmes. Ce sont vraisemblablement ces derniers qui décideront en fin de compte, à travers leurs attitudes – réactions hypernormatives et de mépris de la part des francophones, refus de parler le bon allemand de la part des Alémaniques – du succès de l'enseignement du français L2 en Suisse alémanique voire de l'allemand L2 en Suisse romande.

Un problème tout aussi grave, sinon plus, surgit dans l'autre sens: la motivation des Romands pour apprendre l'allemand est très sérieusement menacée par le manque de disponibilité, de la part des Alémaniques, à se servir de façon spontanée et durable de la langue de Goethe dans leurs contacts avec des compatriotes alloglottes. Si on peut à la rigueur admettre qu'un migrant puisse apprendre le dialecte, cet effort est sans doute trop grand pour de seuls contacts sporadiques...

Mesure 3: Comprendre la culture de l'autre

Dans l'enseignement de la civilisation française dans les écoles alémaniques, il est plus question de Paris que de Lausanne, de Molière que de Chessex. Mais il est aussi et surtout très peu question de la culture quotidienne romande.

Malgré des recommandations fédérales, la culture des autres régions suisses prend très peu de place dans nos écoles.

Dans l'esprit qui est le nôtre, il ne s'agit pas de remplacer les «grands monuments» de la culture de France par leurs équivalents romands, mais bien d'un nouveau type d'enseignement de la civilisation que l'on peut résumer par les cinq «skills» suivants:

- la faculté de plonger dans le vécu quotidien de l'autre et de le comprendre
- la faculté de découvrir les spécificités de la culture de l'autre en la contrastant avec sa propre culture

- la faculté de repérer, dans le discours de l'autre, ses schématisations interprétatives
- la faculté de construire son propre discours à partir du discours de l'autre sans tomber dans le piège des stéréotypes simplistes
- la faculté d'aller à la rencontre des membres d'autres communautés linguistiques et de négocier les images que l'on se fait mutuellement de l'autre.

Les moyens déjà mis en oeuvre et à mettre en oeuvre pour réaliser ces objectifs sont multiples: échanges scolaires, échanges d'enseignants, échanges de programmes culturels (films, théâtres, etc.), stages, formation des enseignants à donner des cours de civilisation d'un autre type, etc.

Mesure 4: Favoriser la migration interne

- *augmenter la disponibilité à changer de région linguistique en remplaçant les préjugés par une meilleure information*
- *créer des structures d'accueil pour aider les migrants internes dans les premiers mois de leur intégration*
- *favoriser les parents dans leurs efforts de maintenir la langue d'origine chez leurs enfants.*

Manifestement, l'Ecole française ne représente pas la réponse appropriée à ce problème. D'ailleurs, de nombreux parents renoncent à y envoyer leurs enfants pour parer au risque de ghettoïsation. La solution à rechercher consiste dans une école plurilingue, qui enseigne certaines matières en L1 et d'autres en L2; cette école devrait être ouverte à ceux des enfants de la région d'accueil qui le souhaiterait pour la compétence de ces enfants dans les autres langues nationales.

Conclusions

- Le travail avec les migrants internes montrent bien que le passage d'une frontière linguistique peut être vécu de manière très satisfaisante:
 - S'ouvrir à l'autre ne signifie pas perdre son identité, mais au contraire la renforcer.
 - Devenir bilingue ne signifie pas perdre sa langue, mais en acquérir une seconde.
 - Même la convergence et le «mélange» – que ce soit au niveau linguistique, culturel ou identitaire – ne doivent pas nécessairement être vécus comme une dégradation par rapport à des origines «pures», mais peuvent acquérir une dignité et une valorisation propres. Se sentir «Romand à Bâle» est souvent très satisfaisant. Le Romand à Bâle n'est pas assis entre deux chaises, mais sur une troisième qu'ils s'est construite lui-même pour la placer entre les deux autres...

- Mais l'expérience migratoire est parfois aussi difficile. Des échecs sont douloureux et renforcent les préjugés de ceux qui étaient toujours sceptiques. Et la mobilité accrue fait que l'on s'accroche moins, que l'on se décourage plus facilement et plus vite, qu'on rentre avant que l'expérience ait eu une chance de réussir...
- Or, les migrants internes sont utiles dans la perspective de la cohabitation des langues aussi bien ceux qui restent que ceux qui retournent, à condition que leur expérience ait été suffisamment longue – et suffisamment positive!
- Il faut donc tout entreprendre pour faire réussir le plus grand nombre de migrations que possible. Car cela représente une contribution substantielle pour éviter que se creuse le fossé entre les régions linguistiques et rendre la cohabitation des langues moins problématique.